

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 30 (1942)

Heft: 619

Artikel: Femmes juges au Tribunal de l'Enfance... à Lucerne

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-264559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IN MEMORIAM

Lucienne Florentin

Les milieux artistiques et littéraires genevois viennent de faire une grande perte par le décès prématuré de cette femme remarquablement douée, dont l'intelligence prompte et lucide, la culture étonnante diverse et étendue, le sens artistique très vif et très personnel faisaient une individualité intéressante, entière certes, parfois irréductible dans ses jugements — ce qui lui valut de malheureuses inimitiés — mais fidèle dans ses amitiés, clairvoyante dans ses opinions, et largement ouverte à tous les grands courants de la pensée et à toutes les souffrances de l'humanité. Critique artistique de *La Suisse* pendant plus de trente ans, elle apporta à cette tâche difficile, non seulement une connaissance technique de ce dont elle parlait, malheureusement rare chez un trop grand nombre de ses confrères, mais aussi sa conscience professionnelle et son talent d'écrivain, qui portait la marque indélébile de la proche souche française dont elle sortait: d'étroites relations familiales ne la liaient-elles pas à la romancière Marcelle Tinayre? Et à côté de ses chroniques d'art, dont l'admirable continuité constitue un document précieux, elle a publié plusieurs ouvrages fort appréciés sur Léopold Robert, le peintre François Barraud, et l'artiste japonais Oguss.

«...Florentin n'est pas féministe...» entendait-on dire parfois avec regret dans certains groupements féminins de notre ville. Jugement exagéré, et par là même inexact. Je ne crois pas, il est vrai, qu'elle eût mis beaucoup d'enthousiasme à revendiquer le droit de vote, pratiquant un certain scepticisme — qui provenait sans doute d'expériences contrastantes — à l'égard du suffrage universel, mais je ne crois pas davantage qu'elle s'y fût jamais opposée, du moment qu'elle aurait vu que d'autres femmes y tenaient, en pleine sincérité et conviction, et du moment aussi qu'on lui aurait démontré que l'exercice du suffrage féminin pouvait améliorer la situation de la femme et de l'enfant. Car elle, qui pouvait dénoncer si impitoyablement ce qu'elle estimait être des erreurs artistiques, avait le cœur chaud et généreusement ouvert à toutes les misères: la première, elle vint à moi, lorsque l'idée s'était fait jour de créer à Genève ce «Foyer d'Accueil pour prostituées majeures» inspiré par l'«Abri dauphinois» de Grenoble, et nous passâmes des moments que je n'oublierai pas à évoquer ensemble la misère, morale autant que matérielle, de tant de femmes, dont sa carrière de journaliste lui fournissait des exemples fréquents. Chargée durant toute une période de rédiger pour son journal des reportages sur des œuvres philanthropiques et sociales, elle s'adressa souvent pour se renseigner à nos groupements féminins, et nous lui devons de ce fait de beaux articles d'une documentation sûre et d'une inspiration compréhensive, qui ont certainement beaucoup fait pour gagner aux unes ou aux autres de nos initiatives et de nos réalisations la sympathie de son public étendu de lectrices.

C'est donc avec autant de reconnaissance que d'admiration que, déplorant ce départ prématuré, nous nous inclinons, au nom de notre journal et de ses abonnés, devant cette tombe, disant à la famille comme à tous les amis de Lucienne Florentin combien nous comprenons et partageons leur tristesse.

E. Gd.

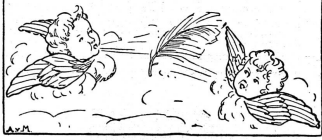
La mort de Rosa Manus

C'est avec le plus profond chagrin que nous annonçons à toutes celles parmi nos lectrices qui l'ont connue la mort, survenue le 29 mai dernier, de notre amie, Rosa Manus, décédée des suites d'une maladie des reins, dans la lointaine localité où elle avait été transportée, en septembre dernier. Aucun autre détail ne

nous est parvenu, ce qui fait peser l'ombre du cauchemar sur ses derniers jours.

Nos lecteurs comprendront pourquoi, vu les circonstances et la situation de sa famille, nous devons nous abstenir de rappeler ici ce que fut sa personnalité et sa vie; et ils sauront que, sous ce silence, se cache la douleur très vive de toutes celles pour lesquelles un vide irréparable vient de se creuser.

E. Gd.



DE-CI, DE-LÀ

Les femmes dans les ministères.

Mlle Nicole Martin a été appelée au poste de chef du secrétariat particulier de M. Leroy-Luridie, secrétaire d'Etat de l'Agriculture et du ravitaillement en France.

Un bel exemple d'énergie.

C'est celui donné par Mlle Ella Wegmüller, à Berne, une sténo-dactylographe aveugle, qui possède trois langues et qui a réussi brillamment le dernier concours de l'Association des sténo-graphes. Mlle Wegmüller a été engagée par une maison de commerce bernoise où son travail et ses brillantes capacités sont fort appréciés.

Notes d'hygiène

L'alimentation et la santé des dents

Un dentiste, Petersen, de l'Institut dentaire de Copenhague, a poursuivi, de 1934 à 1938, des recherches sur la denture des Esquimaux habitant les régions est et ouest du Groenland. Il est arrivé, après une série d'enquêtes de longue haleine, à montrer qu'à l'est du Groenland le pourcentage de la carie atteignait 0,3 %, tandis qu'à Angmagalik, station côtière et port depuis 1894, ce chiffre s'élevait à 4,3 %. A l'Ouest groenlandais, la différence est encore plus frappante puisque les pourcentages sont de 3,4 % auprès des tribus sans contact fréquent avec la «civilisation» et de 22,1 % à Julianahab, station connue, où l'alimentation est constituée par des aliments purifiés.

Aux Iles Hébrides (Ecosse), montagnaises et peu fertiles. W. A. Price, un savant dentiste d'Ouvé-Atlantique, a étudié avec soin les caries dentaires en relation avec la nourriture. Il a trouvé dans l'île de Skye où la population est restée fidèle à la nourriture de ses ancêtres, frugale mais saine, 0,7 % de carie, tandis qu'à Bardsey où les aliments purifiés ont pénétré largement, le taux des caries est de 27,6 %. Mieux encore, les Iles Harris, soumises à l'étude méthodique de Price, ont montré dans la région portuaire que le 32,4 % de la population est affligée de carie, tandis qu'à l'intérieur des terres, le 1 % est un maximum. Et ceci pour la simple raison que les aliments purifiés, le pain blanc, les sucreries en grande abondance, les douceurs en excès sont

largement répandus dans le port et ses environs, mais ne pénètrent point parmi la population retirée et dont la vie pastorale n'est pas encore altérée par le progrès.

Cependant, le cas de Tristan da Cunha avec ses 163 habitants, groupe d'îles bien connues au Sud-Ouest du Cap de Bonne Espérance, est encore plus démonstratif parce qu'il permet de suivre la marche du «progrès» et les résultats de son intrusion. En 1932, le 19 mars, un journal médical anglais rapportait sur une étude faite dans cette île où il était question d'un pourcentage de carie égal à 1,8 %, puisque sur 4060 dents examinées, 74 seulement étaient malades. Cinq ans plus tard, deux médecins reprenant la même étude sur la population constatèrent, non sans surprise, que la carie atteignait un pourcentage de 50 % chez les mêmes sujets. C'est que, durant ce laps de temps de cinq ans, les visites des navires étaient devenues plus fréquentes, bien qu'ils n'aient souvent fait que toucher terre et repartir, apportant avec eux la farine blutée, des sucreries, tout ce qui est si bien défini, en langue de Goethe, par les «Weissmehlprodukte». Ces produits s'étaient substitués peu à peu aux pommes de terre, au lait, qui apportaient, eux, des doses suffisantes de sels minéraux et de vitamines absentes des aliments purifiés.

Les mêmes constatations ont été faites par A. W. Price, chez les Indiens et diverses tribus habitant au Canada. A Mc Dames, station connue, l'auteur n'a trouvé auprès de la tribu indienne aucune dent cariée sur 2004 dents au total. Seule une famille nourrie de façon moderne présente

Les déléguées des „Frauenzentralen“ à Herzogenbuchsee

(Suite de la 1^{re} page.)

Il était naturel que, dans pareil cadre, les préoccupations d'ordre social fussent mises au premier plan de cette rencontre des déléguées de nos Frauenzentralen; aussi, tant le secrétariat de celle de Zurich, qui fonctionne comme «Vorort», que Mlle Rosa Neuschwander, présidente de la Fédération de Sociétés féminines bernoises, et dans le «diocèse» de laquelle en quelque sorte nous siégeons, avaient-ils proposé de dresser une sorte de programme indicatif des activités sociales auxquelles peuvent s'attacher les Centrales. Programme immense, forcément, et qui n'a rien d'exclusivement féminin, mais dans la réalisation duquel, ainsi que le fit remarquer Mlle Neuschwander, les hommes ignorent trop souvent l'opinion et l'activité des femmes! et programme aussi doté des événements actuels hâtèrent peut-être aussi l'application, la guerre ayant déjà amené certains pays, la Grande-Bretagne notamment, à réaliser des réformes sociales que l'on aurait jugées inadmissibles en temps de paix.

Il est absolument impossible dans le cadre d'un article comme celui-ci d'entrer dans le détail de toutes les propositions excellentes et de tous les commentaires intéressants que nous entendîmes au cours de cette journée. En matière d'éducation, il fut recommandé de travailler à la diffusion de l'enseignement ménager, à la réalisation de ce fameux «Service civil féminin» (*Heimdienst*) dont l'idée a déjà été discutée à une assemblée de l'AL-

le 24,7 % de carie dentaire. Partout ailleurs où la nourriture est complète, c'est-à-dire non privée de vitamines et de sels minéraux, les affections dentaires sont l'exception, malgré la frugalité des repas qui n'ont rien de commun avec les menus courants de la période d'avant-guerre que nous avons vécue. En Polynésie, Price a diagnostiqué chez les natifs le 100 % d'immunité, tant qu'ils rejetaient comme nulle et non avenue l'alimentation de la race blanche. Par contre, dès qu'ils se laissaient subjurer par le goût des aliments purifiés, le pourcentage des dents cariées s'élevait rapidement.

H. Mellanby a publié dans le numéro 11 de 1940 du *Dental Record* une étude sur des tribus japonaises, apportant ainsi une contribution toute récente à l'étude des effets de l'alimentation moderne sur des collectivités à vie naturelle. Après avoir examiné plusieurs milliers de dents d'enfants âgés de 2 à 14 ans, l'auteur a calculé que le 44 % des dents permanentes et le 55 % des dents temporaires étaient atteintes de carie, alors qu'auparavant, les études faites avaient montré que ces populations étaient réfractaires à cette affection. Cette étude concorde pleinement avec les autres observations faites sur des groupes d'individus placés dans des conditions différentes. Selon divers savants, ces constatations constituent un pas explicatif extrêmement net des causes de la carie dentaire et nous réconcilient peut-être en partie avec le rationnement qui vise essentiellement les aliments les moins favorables à la santé. Voilà de quoi nous tranquilliser.

Dr. L. Sz.

„Notre“ Bi-millénaire

... Car si la ville où se rédige et se publie notre journal célèbre cette année l'anniversaire de la date lointaine à laquelle son nom parut pour la première fois dans l'histoire, les femmes ne sont-elles pas intéressées à ce jubilé tout autant que les hommes? et sans elles, comment Genève aurait-elle, tout au long de vingt siècles, assuré la continuité de son existence? ... C'est pourquoi nous avons tenu à marquer nous aussi notre participation à ce jubilé, et ceci d'autant plus qu'il nous paraît que nombre des publications éditées à cette occasion, et qui consacrent des chapitres détaillés à chacun des aspects de notre histoire, ont tant soit peu oublié d'en réserver un aux femmes genevoises... 1

Nous n'avons certes pas la prétention de combler à nous seules cette lacune, car cette tâche dépasserait nos possibilités, et risquerait aussi de nous détourner de notre but essentiel, qui est de préparer les femmes pour l'avenir bien davantage que de nous plonger dans le passé. Mais, d'autre part, nous tenions à évoquer quelques figures de femmes genevoises au cours des siècles — de ces

derniers siècles essentiellement, car, ainsi que nous l'écrivit Mlle Thérèse Pittard, l'une des spécialistes les plus averties de l'histoire de la femme à Genève, «avant la Réforme, et même sans remonter aux préhistoriques ou aux Allobroges, les documents officiels sont si parcimonieux à l'endroit des femmes — à moins que ce soit pour narrer des condamnations pour adultère ou sorcellerie! qu'il est malaisé de dire beaucoup de choses de nos Genevoises!» Il en est d'ailleurs ainsi partout dans les régimes de villes franches et de petite bourgeoisie industrielle, alors que dans les cours princières ou les châteaux de la noblesse s'élevaient le luxe et la célébrité des grandes dames: pouvions-nous le regretter quand nous savons que c'était dans cette étude patiente d'un passé laborieux et simple qu'un grand historien voyait «les assises éternelles de l'histoire d'une nation...?»

Nous remercions bien vivement ici nos quatre collaboratrices qui veulent bien échanger pour nous, au cours de nos prochains numéros, la physionomie de quelques femmes des quatre derniers siècles avant le nôtre. (Réd.)

I. Femmes du XVI^e siècle

... Vers la fin du mois d'août de l'année 1535, les sœurs de Ste-Claire, ne pouvant adopter les idées nouvelles qui devaient transformer Genève, obtinrent des syndics la permission de quitter la ville. Vêtues de leurs habits de «drap cordé» et de leurs manteaux «d'étoffe rude et grossière», elles sortirent

de leur couvent, à la pointe du jour, et n'y revinrent jamais. La plus jeune d'entre elles, Jeanne de Jussie, l'écrivaine, raconta leur «douloureuse départie». Cette charge d'écrivaine que ses compagnes ne pouvaient, sans doute, remplir, consistait à rédiger les suppliques, les requêtes ou les demandes d'aumônes; sa signature répondait pour toute la communauté.

D'une famille noble du mandement de Jussy-l'Évêque, notre clarisse genevoise fut écôlière dans l'une des petites écoles privées de la ville, où elle acquit la formation intellectuelle qui la désigna aux fonctions de secrétaire du couvent. «J'ai été écôlière», dit-elle aux syndics qui désiraient, quelques jours avant le départ des religieuses, s'entretenir avec celles qui avaient été à l'école.

Jeanne de Jussie était la cadette de quatre frères et d'une sœur, Madeleine, dont on ne sait rien. «Renonçant», écrit-elle, «à toutes choses mondaines pour servir à Dieu» — ou bien, y fut-elle obligée par la misère domestique dans laquelle sa famille était tombée? elle entra, jeune encore, au monastère du Bourg de Four, seul couvent de femmes à Genève. L'historien genevois, Alb. Rilliet, en déduit qu'elle arrivait à la quarantaine lorsqu'elle acheva son: *Levan du calvinisme ou Histoire mémorable du commencement de l'hérésie à Genève*, monument précieux pour la connaissance des événements qui précéderont la Réforme. Dans cette description pittoresque, non dépourvue de partialité et de véhémence, Jeanne de Jussie, que l'on peut appeler notre première femme de lettres, dépeint

ces jours de «desplaisir». Son indignation de témoin immédiat et consterné justifie l'emploi de certaines épithètes, et il faut être charitable à la plume violente de l'écrivaine qui fait usage du verbe de son époque pour exprimer l'état de son cœur et son dépit. La conduite du récit, le style personnel et vivant de cet ouvrage en fait une œuvre marquante tout à l'avantage de l'auteur féminin.

Les religieuses de Ste-Claire s'établirent dans un monastère d'Ancey où Jeanne de Jussie, devenue abbesse, y mourut fort âgée. Il y avait, alors, nombre d'années que, donnant la main à Guillaume de Vilette, sa tante, l'écrivaine et les vingt-quatre sœurs de la période genevoise du couvent, passèrent à cinq heures du matin, «avant la presse des gens», la porte St-Antoine, accompagnées des syndics et d'archers jusqu'au Pont-d'Arve, limite des franchises où l'on prit congé.

Contemporaine de Jeanne de Jussie, Marie Denière, originaire de Tournay, ex-abbesse augustine d'un couvent de sa ville natale, se convertit à la Réforme. Devenue la femme de Simon Robet, ancien ecclésiastique réfugié à Strasbourg, ils séjournèrent dans cette ville pendant sept ans. Veuve en 1533, elle épousa Antoine Froment. Le réformateur revint à Genève d'où il avait dû s'enfuir à la suite de son prêche au Molard. En 1537, les Bernois le nomment diacre à Thonon, ministère qui devait être d'un maigre profit, car l'évangéliste du Molard combina la prédication de l'Évangile avec un petit commerce d'épicerie et s'occupait de diverses spéculations. Ne s'accordant guère avec ses collègues, il abandonna